

ment sur la tache incompréhensible, qui changeait de place, mais non de couleur, et qui trouvait toujours le moyen de se glisser en quelque bel endroit de l'uniforme.

Un jour, l'Aurore tordit sa baïonnette dans ses doigts nerveux et l'alla redresser chez l'armurier à l'heure de l'inspection, et, tandis que l'armurier redressait la baïonnette, l'Aurore se mit tout doucement à la fenêtre, d'où il pouvait voir la compagnie alignée lui tournant le dos, et le major qui faisait ses pauses et se remettait à marcher de son pas pesant. Quand il fut à Point-du-Jour, le major se baissa comme de coutume, et... et l'Aurore se retournant tout pâle vers l'armurier, lui demanda s'il n'avait pas là, par hasard, un fusil chargé. Comme l'armurier s'étonnait de cette demande, l'Aurore reprit heureusement son sang froid et parut s'arrêter à meilleur avis.

Savez-vous ce qu'avait vu l'Aurore ? il avait vu Lespin, en marchant derrière la file, passer sournoisement son doigt sur la cire de ses souliers, composée de graisse et de noir de fumée, et, en appuyant ensuite ce doigt sur l'uniforme de Point-du-Jour, il faisait lui-même la tache qu'il semblait montrer.

L'Aurore, après l'inspection, conta froidement la chose à son frère, en ajoutant :—Point-du-Jour, renferme les bouillons d'une colère bien naturelle, et ne nous vas point servir quelque plat du tempérament méridional. Ton innocence reluit comme ta gibberne ; ta cause est juste, ne l'embrouille point. Je vais en conférer avec les anciens ; le colonel sera instruit, et nous allons détacher au major une botte supérieure dont il ne reviendra pas.

Cela, dit, à l'heure de la soupe, la compagnie étant réunie autour des gamelles du roi, l'Aurore porta la parole avec une éloquence qui n'avait pas besoin, pour dominer les esprits, d'une cause si révoltante. Un seul cri d'horreur lui répondit ; et, lancées par un mouvement simultané, toutes les cuillers s'allèrent planter dans le potage massif du gouvernement.

On commençait à peine de délibérer, quand, hélas ! la délibération fut troublée par un grand tumulte qui se fit dans la caserne. Le tambour de garde battit un roulement, le poste prit les armes, et des fusiliers, les larmes aux yeux, vinrent dire à l'Aurore, au milieu de ses camarades bouillans, qu'on venait de jeter Point-du-Jour au cachot, tandis qu'on emportait le major blessé dans son appartement. Autant valait annoncer la mort même de Point-du-Jour.

Le malheureux Desœillet cadet venant à rencontrer le major, dans le premier feu de sa colère, l'avait renversé à coups de crosse de fusil. Quelques malavisés étaient arrivés à temps pour l'empêcher de l'assommer.

L'Aurore prit son chapeau, qui était de bon feutre galonné, et l'applatit contre un mur du quartier en s'écriant, dans un style de caserne qui perd infiniment à la traduction :

—Point-du-Jour est perdu !

Et, en effet, Point-du-Jour fut condamné à être fusillé. On connaît la marche des procédures militaires : la haine et la vengeance ressuscitèrent le major, en quelque sorte, pour presser celle-ci. Il ordonna que Point-du-Jour serait fusillé par sa propre compagnie.

L'Aurore alla trouver le major, et lui demanda si l'on prétendait qu'il dût tirer sur son frère ; à quoi le major répondit que les réglemens ne marquaient aucune exception, et qu'il n'y en aurait point. L'Aurore dit alors qu'il se ferait sauter la cervelle, et le major répliqua qu'il en était libre. Les grenadiers, sachant cela, prièrent l'Aurore de se soumettre.

Oh ! si vous saviez quelle tristesse était répandue, le lendemain, sur tout le quartier ! Le tambour, qui battit la *diane* dès le matin, laissait tomber sur la caisse de grosses larmes qui ne faisaient qu'un roulement avec ses baguettes. On eût dit que la *diane*, marquant l'aube de ce jour néfaste était le signal de la mort pour tout le régiment.

Les grenadiers étant sous les armes, on tira de son cachot Point-du-Jour, qui était fort pâle ; on l'enferma dans les rangs, escorté du prévôt, et l'on se mit en marche, les mousquets renversés, les tambours roulant en lugubre cadence. Les grenadiers, mornes, silencieux, marquaient le pas en longues enjambées, et, ce qui fut le plus surprenant, vu l'amitié qu'ils portaient à Point-du-Jour, ce fut que pas un ne pleura ; mais jamais ils ne parurent plus farouches et plus formidables. Le major marchait en tête de la compagnie, s'appuyant méchamment sur sa canne, son chapeau de travers, et sa queue suivait la mesure, badinant de droite à gauche, avec je ne sais quel air implacable.

On arriva derrière le cimetière situé sur le revers d'un coteau, à quelque distance de la ville. Il y avait là un mur au pied duquel on avait creusé une fosse. Point-du-Jour s'agenouilla sur le bord de cette fosse, et le prévôt lui banda les yeux en lui disant tout bas : "Bon courage," de peur que le major ne l'entendit.

Celui-ci suivait les préparatifs d'un œil tranquille ; puis, comme s'il n'eût commandé qu'un exercice, il se tourna vers la compagnie rangée en bataille, et, tirant un peu de côté, il leva sa canne. Les tambours battirent à ce signal et s'arrêtèrent quand ils virent retomber la canne à terre.

—Grenadiers !... portez... armes.... !

Le commandement fut exécuté d'un seul coup métallique et vibrant comme un éclat de cymbales. Le major parcourut toute la file d'un regard rapide.

—Apprêtez... vos armes !... joue !...

Tous les canons de fusils, comme une grande machine mue par un seul ressort, tombèrent obliquement vers le major. Entraîné par l'habitude, il n'eut que le temps de crier !

—Feu !

Le major tomba par terre criblé comme une cible.

La ville de Nancy n'est pas loin de la frontière, comme vous le savez, et l'armée de l'empereur était alors rassemblée sur cette frontière dans un appareil menaçant. Que firent les grenadiers du régiment du roi ? Ils jetèrent le corps du major dans la fosse, firent partir Point-du-Jour, et envoyèrent dire à leur colonel, par un trompette, qu'on eût à reconnaître que la première compagnie de grenadier du régiment du roi n'avait fait que justice, sans quoi elle allait passer avec armes et bagages, comme Point-du-Jour, au service de l'empereur.

Que faire à cela ? Un Etat ne se décide pas aisément à perdre une compagnie de grenadiers comme celle-là. Le colonel pardonna, et les grenadiers rentrèrent au quartier, tambours en tête, comme ils en étaient sortis.

Mais tant il s'en fallait que ce fût assez pour Desœillets l'aîné, dit l'Aurore. Dans son profond ennui, il ne pouvait souffrir que son frère, un Desœillets, un grenadier du régiment du roi, fût au service des ennemis de la France, quelque bon accueil qu'il en eût reçu ; car on sut que l'empereur avait enrôlé Point-du-Jour dans ses houlans, et même que, dans les premiers transports de sa joie, il l'avait invité à sa table ; mais cela n'a pas été prouvé. L'Aurore se mit donc en tête d'obtenir la grâce de son frère, et